

LES MAINS CALLEUSES POUR DES LETTRES NOUVELLES ?

Les écritures ouvrières en France à l'orée du xx^e siècle

Xavier Vigna

Société d'études soréliennes | « [Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle](#) »

2017/1 n° 35 | pages 61 à 79

ISSN 1146-1225

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2017-1-page-61.htm>

Pour citer cet article :

Xavier Vigna, « Les mains calleuses pour des lettres nouvelles ? Les écritures ouvrières en France à l'orée du xx^e siècle », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 2017/1 (n° 35), p. 61-79.

Distribution électronique Cairn.info pour Société d'études soréliennes.

© Société d'études soréliennes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les mains calleuses pour des lettres nouvelles ?

Les écritures ouvrières en France à l'orée du XX^e siècle

XAVIER VIGNA

L'écriture ouvrière, comme locution et comme pratique, renvoie depuis le milieu du XIX^e siècle au moins à une série de tensions et d'oppositions qui en compliquent l'intelligibilité. Chacun des termes qui compose le syntagme se prête en effet à des équivoques. L'écriture peut d'abord renvoyer à la seule activité graphique : de même que Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, tout ouvrier alphabétisé peut ainsi écrire. Mais à l'autre pôle, l'écriture voisine avec la littérature, au sens absolu que peut revêtir le verbe. Et cette thématique, portée dès les années 1840 dans un cénacle patronné par George Sand, renouvelée dans les années 1930 par le promoteur de la littérature prolétarienne Henry Poulaille, continue à mobiliser amateurs et érudits qui promeuvent cette veine tout à la fois littéraire et sociale. Car la catégorie ouvrière peut très naturellement se prêter à toutes les délimitations professionnelles, inclusives ou exclusives possibles, *a fortiori* à l'orée du XX^e siècle où les contours des mondes populaires sont labiles et flous. Mais l'écriture ouvrière désigne encore une thématique, dans un partage implicite mais insistant, selon lequel l'ouvrier, en tant qu'auteur, ne saurait écrire que sur sa condition de sorte que l'écriture ouvrière ne serait jamais rien d'autre que l'évocation littéraire de la classe par quelques-uns de ses membres.

À ces premières difficultés s'en ajoutent au moins deux autres. Une tension existe encore entre écriture ouvrière et écriture militante, sans qu'il faille rabattre les deux pratiques l'une sur l'autre. Cette tension est d'autant plus palpable, au début du XX^e siècle, que

la dimension militante prime et semble recouvrir la seconde. Il y a, dans ce recouvrement partiel mais insistant, l'aboutissement d'un mouvement plus ample, par lequel l'ouvrier non militant, le travailleur ordinaire, *a fortiori* l'ouvrière, soit ne prend pas la plume, soit, plus sûrement, ne parvient pas à trouver un éditeur. En ces temps où la notion de mouvement ouvrier s'impose, cette tension renvoie aussi à une conception du militant, qui est toujours, en quelque manière, *l'ouvrier à son comble*. On peut, par exemple, rappeler l'émerveillement du jeune Navel, qui découvre les syndicalistes lyonnais pendant la Première Guerre mondiale et ne cesse, ensuite, d'en célébrer la valeur¹. Dans une telle conception, le militant est l'ouvrier qui est parvenu à un degré supérieur d'humanité, notamment parce qu'il a *compris* la nécessité de s'engager dans le mouvement ouvrier et donc qu'il est aussi devenu, en quelque manière, un intellectuel de la classe. Enfin, l'écriture ouvrière est travaillée par la question de son autonomie ou de son hétéronomie : s'agit-il d'écrire comme ouvrier, en en revendiquant le statut, voire la qualité ? et tout en demeurant ouvrier, dans ce que Martinet nommera ensuite « le refus de parvenir » ? Ou bien écrit-on comme ouvrier mais pour les bourgeois, pour les instruire de ce monde d'en bas ?

Ces difficultés incitent à la circonspection dans une analyse émanant d'un historien des mondes ouvriers qui, comme tel, est aussi un lecteur assidu de textes rédigés par des ouvriers et, bien plus rarement, par des ouvrières. Mon propos sera de partir des auteurs mêmes et des textes qu'ils produisent. On pourra alors considérer que, de même qu'il n'y a pas *une* littérature ouvrière, existe une pluralité d'écritures ouvrières, témoignant d'une conquête, renvoyant à des registres et à des fonctions très divers, dont le présent article espère fournir un inventaire raisonné.

L'écriture comme conquête

Jacques Rancière résume la leçon des autodidactes Joseph Jacotot et Gabriel Gauny par une formule forte qui synthétise le rapport des ouvriers à la culture au XIX^e siècle : « L'instruction est comme la liberté :

1. Georges Navel, *Travaux* (1945), Paris, Folio, Gallimard, 1994, p. 46 ; Id., *Parcours*, Paris, Gallimard, 1950, p. 84 ; Id., *Chacun son royaume*, Paris, Gallimard, 1960, p. 63 ; et les portraits des syndicalistes Bécirard et Chevenard dans Id., *Passages. Récit*, Paris, Le Sycomore, 1982, p. 178, 202.

cela ne se donne pas, cela se prend².» Cette conquête suppose donc un travail méthodique qui s'ajoute au labeur quotidien :

Écouter et apprendre par cœur, lire et recopier, décomposer et recomposer les quelques textes que l'on a pu détourner du patrimoine des lettrés, c'est la méthode naturelle par laquelle ceux qui n'ont pas été élevés dans les collèges peuvent en même temps exprimer les douleurs de leur condition et faire un premier pas sur le territoire de leur émancipation³.

L'autodidaxie inquiète

L'autodidaxie ouvrière suppose donc un gigantesque effort individuel et collectif pour accéder à l'écriture. Avec la diffusion progressive de l'instruction dans les milieux populaires à la faveur des lois Guizot et Ferry, la trajectoire d'un Norbert Truquin qui apprend tout seul à écrire devient de plus en plus rare à partir des années 1880. Mais la scolarisation des enfants dans les familles ouvrières est très vite interrompue, comme en témoignent de nombreuses autobiographies. Pour une fraction de ceux-ci qui pouvaient poursuivre leurs études, cette interruption constitue une espèce de scandale : non pas la crise des adolescents bourgeois, mais la fin brutale et violente des rêves d'ascension sociale⁴. Le cégétiste Georges Dumoulin (1877-1963) raconte ainsi longuement ses premières années d'école à Ardres-en-Calais, ses talents et ses succès, le soutien matériel et moral que lui apporte son instituteur. L'enfant est en effet obligé de travailler dès l'âge de huit ans, de fin mars à novembre.

Alors en novembre, je reprenais le chemin de l'école. Je m'acharnais sur mes livres, me noyant dans l'étude pour rattraper les autres. Mais mon obstination d'écolier trainait malgré tout avec elle une petite conscience inquiète, tourmentée par la misère. [...] Je venais d'avoir onze ans le 25 novembre 1888. Un événement se produisit. Charles Latour [son instituteur] informa ma mère que

2. Jacques Rancière, *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle* (1987), Paris, 10/18, 2004, p. 177.

3. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981, p. 174.

4. Barrington Moore, *Injustice: The social bases of obedience and revolt* (1978), Londres-New York, Routledge, 2015, p. 112.

j'étais inscrit pour le certificat d'études. [...] On imagine l'effort que peut donner un écolier qui travaille dans ces conditions : il y met tout son cœur, toute son âme. Charles Latour me gardait après les heures de classe, il m'enseignait, m'encourageait et mettait de l'ordre dans mes études. Le jour vint du certificat. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je revois la dictée, la rédaction, le problème – un compte de douzaines d'œufs – et j'entends encore les demandes des examinateurs à l'épreuve orale : les frontières de la Tunisie. Évidemment je fus reçu l'un des premiers du canton. On me donna le document officiel et une médaille en vermeil en témoignage de mon succès. J'ai conservé longtemps document et médaille⁵.

Il passe ensuite un examen pour entrer à l'école primaire supérieure, mais comme il n'obtient qu'une demi-bourse, il doit renoncer aux études.

J'en conçus un gros chagrin, de l'amertume et quelque chose de plus net, la sensation de l'injustice. [...] C'était fini de l'école. J'emportai d'elle tout ce qui avait coulé en moi de meilleur, la possibilité de voir, de distinguer, d'observer, d'apprendre, le goût du livre et aussi le souvenir d'un brave homme⁶.

La minutie avec laquelle Dumoulin détaille ses efforts et ses succès puis l'interruption de scolarité, témoigne de la vivacité de la blessure à cinquante ans de distance. Or sans vouloir généraliser, on peut remarquer que l'enfant d'Aubervilliers Léon Jouhaux (1879-1954) connaît pareille mésaventure à douze ans : « Au lieu de pouvoir m'adonner à l'étude, c'est l'atelier qui devait devenir définitivement mon mot⁷. »

La brièveté de l'instruction dont bénéficient les jeunes ouvriers entraîne une série de conséquences. La plus lourde est sans doute l'insécurité qu'ils éprouvent ensuite quand il s'agit de prendre la plume et dont témoigne l'évocation romanesque du syndicaliste terrassier Henri Pérault :

5. Georges Dumoulin, *Carnets de route (Quarante années de vie militante)*, Lille, Éd. de l'Avenir, 1938, p. 22-23, 25-26.

6. *Ibid.*, p. 25-26.

7. « Mémoires de Léon Jouhaux », *le Mouvement social*, 47, avril-juin 1964, p. 91. Jouhaux rédige ce texte entre 1939 et 1943.

Didier n'a pas à lutter seulement contre les compagnons passifs, le patronat omnipotent. Il a devant soi d'autres obstacles, les obstacles imbéciles contre lesquels se brise le plus tenace des hommes. Il a par exemple la grammaire, l'orthographe ! Comment voulez-vous que Didier écrive au Préfet de la Seine, à l'ingénieur en chef, à l'inspecteur du travail, pour traduire les exigences des camarades ? Didier, qui parle avec une clarté et une concision remarquables, écrit hélas ! comme un écolier de la rue Bretonneau qui a terminé ses études vers l'âge de huit ans. Il faut qu'il accumule des pelotons de phrases pour exprimer le moindre fait. Il connaît bien l'indigence de son style et se doute que les lettres rondes, écrasées, qui ont la mission de rendre sa pensée, dissimulent en traîtresse, les plus graves des hérésies grammaticales⁸.

Gabriel Gauny (1806-1889) évoque également cette insécurité⁹ dont Pierre Bourdieu disait justement qu'elle « hante les hommes de l'acquis » lesquels ignorent « le droit d'ignorer que confèrent les brevets de savoir¹⁰ ». Mais la « frustration scolaire » est aussi un des principaux leviers dans la vocation d'autodidacte¹¹. Dès lors aussi, les ouvriers désireux de s'instruire se vouent à l'autodidaxie avec une énergie dont se souvient Martin Nadaud (1815-1898) : « Elle est grande, ardente et dévorante l'énergie de l'homme jeune ou vieux qui, se sentant un bandeau sur les yeux, s'obstine à vouloir le déchirer¹². » La passion autodidacte se marque fréquemment par une boulimie de lectures où le jeune ouvrier comme la jeune ouvrière lisent presque tout ce qui leur tombe sous la main au risque de passer pour « un

8. Maurice Bonneff, *Didier, homme du peuple*, Paris, Payot, 1914, p. 243-244. Sur cette identification, Guillaume Davranche, *Trop jeunes pour mourir. Ouvriers et révolutionnaires face à la guerre (1909-1914)*, Montreuil-Paris, L'Insomniaque-Libertalia, 2014, p. 31.

9. « Je me désespère de ne pouvoir vous offrir cette pureté de langage dont, j'en suis sûr, vous avez en vous le sentiment, j'ai appris à parler mal comme d'autres entourés de bons exemples se sont accoutumés au mot propre, à la phrase légale. Enfant des faubourgs et sans cesse en rapport avec les verdeurs d'un français corrompu, pour moi les mauvaises locutions se sont faites principes. Ma misérable éducation, rétive par instinct et pauvre de mémoire, laisse courir ses syntaxes séditeuses comme une bande de vandales poursuivie par la loi » (*Louis Gabriel Gauny, le philosophe plébéien*, Jacques Rancière (ed.), Paris, La Découverte-Presses universitaires de Vincennes, 1983, p. 21).

10. Pierre Bourdieu, *La distinction*, Paris, Éd. de Minuit, 1979, p. 380, 379.

11. Claude F. Poliak, *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 99.

12. Martin Nadaud, *Mémoires de Léonard, maçon de la Creuse (1877)*, Paris, Vendémiaire, 2012, p. 115. Ces mémoires datent de 1895.

chien de lisard» à l'instar de Julien Sorel dans *Le rouge et le noir*. Il ou elle fréquente avec avidité les bibliothèques populaires qui se multiplient dans la seconde moitié du XIX^e siècle, que promeuvent tant la société Franklin que la Ligue de l'enseignement et des patrons philanthropes¹³, et dans lesquelles il compte tomber sur de *bons livres*. Le fils d'ouvriers Lucien Bourgeois (1882-1947) explique ainsi que

la bibliothèque municipale où j'allais était fort bonne. Il y avait un catalogue imprimé qu'on se procurait moyennant dix sous, et qui expliquait par classes toutes ses richesses. Il me rendit les plus grands services, dans l'ignorance où j'étais de savoir sérier mes lectures. Je parvins, grâce à lui, et après une certaine expérience, à lire avec cette méthode: un auteur était une clef qui m'en révélait une infinité d'autres, et je n'hésitais pas à revenir en arrière quand il le fallait¹⁴.

Mentors et militants

L'autodidaxie cependant ne s'opère jamais dans un isolement total. Des amis, camarades de travail, voire des associations telle la Workers' educational association en Grande-Bretagne guident et confortent l'autodidacte¹⁵. En France, les Universités populaires, fondées en 1899 à l'initiative de Georges Deherme, ont pu jouer, en mode mineur, un rôle analogue : Léon Jouhaux et Lucien Bourgeois les fréquentent par exemple. Le succès est tel qu'on en compte 124 en 1901 (222 jusqu'en 1914) rassemblant 50 000 adhérents, avec la pleine approbation des leaders de la CGT¹⁶. Mais le mouvement ouvrier lui-même promeut l'instruction, notamment à travers les Bourses du travail ou les maisons du peuple, qui constituent aussi des institutions d'éducation ouvrière proposant des bibliothèques et des cours. Ainsi Victor Griffuelhes (1874-1922), ouvrier bottier qui prétend n'avoir pas le temps de lire, a en réalité construit sa culture

13. Martyn Lyons, *Readers and society in nineteenth-century France: Workers, women, peasants*, Basingstoke, Palgrave, 2001, p. 30-40.

14. Lucien Bourgeois, *L'ascension* (1925), Brassac, Plein Chant, 1980, p. 65-66. De son côté, Marguerite Audoux découvre un exemplaire des *Aventures de Téliémaq* qu'elle lit avidement et en cachette dans une ferme solognote; Marguerite Audoux, *Marie-Claire* (1910), Paris, Grasset, coll. « Cahiers Rouges », 2008, p. 123, 125.

15. Jonathan Rose, *The intellectual life of the British working classes*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2010 (2^e éd.), p. 76-90.

16. Lucien Mercier, *Les universités populaires, 1899-1914. Éducation populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Éd. ouvrières, 1986, p. 47, 57-58.

grâce à l'ancien communalard Alphonse Delacour, autodidacte qui a créé une bibliothèque socialiste dans le VI^e arrondissement et qui est son mentor¹⁷. L'essor des Bourses – 14 en 1892 et 143 en 1911 – favorise le mouvement, même si toutes ne disposent pas de bibliothèques, le cas le plus spectaculaire étant les 5 000 volumes rassemblés par la Bourse à Paris rue du Château-d'Eau¹⁸. On connaît le texte célèbre de Fernand Pelloutier, l'inlassable promoteur des Bourses, expliquant qu'il manque à l'ouvrier français « la science de son malheur », la connaissance des « causes de sa servitude » afin qu'il puisse « discerner contre qui doivent être dirigés ses coups¹⁹ ». Cet appel à l'instruction est entendu : quand en 1908 Émile Pouget présente la CGT dans une forte brochure, il souligne, parmi les fonctions du syndicat, « l'œuvre éducatrice qui consiste à préparer la mentalité des travailleurs à une transformation sociale en éliminant le patronat » et le fait que dans les institutions formées par quelque 5 000 syndicats au 1^{er} janvier 1905 figurent 1412 bibliothèques professionnelles²⁰.

Le militant syndical Alphonse Merrheim (1871-1925) symbolise sans doute le mieux l'effort et les stratégies compensatoires que doit déployer un autodidacte pour s'autoriser à écrire. Né dans une famille pauvre du Nord, mis au travail dès l'âge de dix ans, il dévore pourtant Hugo et Lamartine et fréquente le théâtre dans sa jeunesse. Devenu ensuite l'un des dirigeants de la fédération CGT de la métallurgie, il ne cesse de vouloir acquérir une masse de connaissances, compulse rapports administratifs et dictionnaires pour corriger son orthographe et améliorer son style. Dans le même temps, il collabore avec des intellectuels, notamment Maxime Leroy et Francis Delaisi, pour comprendre et exposer la puissance du patronat. Devenu auteur et théoricien, il peut alors multiplier les analyses tant de l'organisation patronale que du taylorisme²¹.

17. Bruce Vandervort, *Victor Griffuelhes and French syndicalism 1895-1922*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1996, p. 22-23.

18. M. Lyons, *Readers and society in nineteenth-century France*, op. cit., p. 67-70. Voir aussi *Retour sur les Bourses du travail: Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 115-117, 2011.

19. Fernand Pelloutier, « L'enseignement social. Le Musée du travail », *l'Ouvrier des deux mondes*, 14, avril 1898, cité dans Jacques Julliard, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Éd. du Seuil, 1971, p. 497-499.

20. Émile Pouget, *La Confédération générale du travail*, Paris, Librairie Marcel Rivière, « Bibliothèque du mouvement socialiste », 1908, p. 8-9.

21. Nicholas Papayanis, *Alphonse Merrheim: The emergence of reformism in revolutionary syndicalism, 1871-1925*, Dordrecht, Martinus Nijhoff Publishers, 1985, p. 60 sq.

La demi-nuit des autodidactes

Cet effort prométhéen permet aux ouvriers autodidactes d'accéder à la culture classique que certains chérissent. À l'occasion d'un congrès syndical à Rome en 1922, Dumoulin décrit son rapport aux livres et la situation douloureuse dans laquelle se trouvent les autodidactes :

Les livres, qui sont souvent notre principal réconfort, contribuent aussi à nos souffrances en exaspérant notre désir de curiosité. Et n'est-ce pas un peu le lot du primaire d'être condamné à vivre dans une sorte de demi-nuit morale ? Eux, ils ont fait leurs "humanités" ; ils scrutent les profondeurs de l'histoire et en expliquent le déroulement. C'est-à-dire que nous savons une grande part de ce que nos pauvres camarades ignorent et nous ignorons ce que savent les gens qui ont pu aller longtemps à l'école et qui, par surcroît, ont pu aller voir sur place ce que leurs études leur ont appris. C'est ce que j'appelle notre demi-nuit.

À la guerre, dans cet agréable séjour des tranchées, j'avais emporté cette série de petits livres classiques de l'histoire ancienne, que l'on payait trois sous à ce moment-là à Paris. J'ai ainsi lu César, Platon, Cicéron et quelques autres.

Un jour, les gendarmes de la République pour qui on se faisait tuer m'ont saisi ces livres. J'ai compris leur incommensurable sottise parce qu'ils étaient gendarmes, mais eux n'ont jamais pensé au désir que j'avais de voir ce que j'avais lu.

Et m'y voici²².

Ce texte extraordinaire, qui déplie l'illégitimité constante qui habite ces ouvriers, signale l'intensité du rapport à la culture lettrée de Dumoulin qu'il doit conquérir, y compris contre les pandores. Dumoulin n'est pas une exception : les autobiographes ouvriers conquièrent un bagage culturel qu'ils déploient ensuite dans leur texte et qui les distinguent²³. Le marin anglais Lennox Kerr radicalise cette distinction, qui peut conduire à l'isolement : « L'écriture n'est pas pour un ouvrier. Elle le met à part. L'isole parmi ses semblables. C'est une

22. G. Dumoulin, *Carnets de route, op. cit.*, p. 138.

23. Martyn Lyons, « La culture littéraire des travailleurs. Autobiographies ouvrières dans l'Europe du XIX^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 4, 2001, p. 927-946, notamment, p. 942 sq.

folie qu'un ouvrier ne peut pas se permettre²⁴. » Pourtant, poussés par le désir ou la nécessité, la colère aussi sans doute, ils et elles écrivent.

On bute pourtant sur une identification sociale précise de ces scripteurs. Michelle Perrot, pour la fin du XIX^e siècle, fait correspondre « au triptyque des qualifications » (OP, OS, manoeuvre) la « trilogie de l'action [pendant les grèves] : la plume, la voix, le poing²⁵ ». Il y a tout lieu de penser que les ouvriers qualifiés ont le rapport le plus étroit à l'écrit. Certains métiers entraînent aussi une proximité spécifique : les typographes évidemment, mais aussi les cordonniers, souvent alphabétisés, grands lecteurs et fonctionnant comme intellectuels de la classe ouvrière²⁶. Ce sont les mêmes ouvriers qualifiés qui forment l'ossature du mouvement syndical. Plus étonnante est l'importance du filon minier. Mais ces généralités échouent à cerner un geste profondément individuel qui transforme de surcroît l'identité sociale de son auteur²⁷ : la prise d'écriture. L'exemple le plus éloquent est évidemment celui de la couturière Marguerite Audoux (1863-1937), que le succès de son premier roman *Marie-Claire* marqué par l'obtention du prix Fémina en 1910, métamorphose *partiellement* en auteure car elle continue à écrire et à publier tout en travaillant.

Un spectre élargi d'écritures ouvrières

Depuis les premiers repérages de la littérature ouvrière dans les années 1830 et son sacre par Hugo et George Sand, Michelet et Eugène Sue, la pluralité des registres d'écriture est reconnue, symbolisée par un auteur : la poésie avec le cordonnier Savinien Lapointe, ou le genre autobiographique avec Agricole Perdiguier. L'opération vise à « joindre la conscience de classe à l'expérience du travail, en prouvant, c'est-à-dire en rendant voyante, impossible à nier, inoubliable [...] l'incompatibilité matérielle entre l'inspiration, le talent, le génie, et l'existence quotidienne des travailleurs,

24. Cité dans J. Rose, *The intellectual life of the British working classes*, op. cit., p. 180.

25. Michelle Perrot, *Les ouvriers en grève, France 1871-1890*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, p. 345.

26. Eric J. Hobsbawm, Joan W. Scott, « Political shoemakers », *Past & Present*, 89, 1980, p. 86-114. Une version abrégée de cet article a paru dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006.

27. Christian Jouhaud, Dinah Ribard, Nicolas Schapira, *Histoire littérature témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009, p. 16, 39.

le temps aliéné, la contrainte physique et morale qui la caractérisent²⁸.» Mais une telle consécration d'une poignée d'élus néglige d'autres pratiques ordinaires et militantes, qui obligent à considérer un spectre élargi d'écritures ouvrières. Par-delà la multiplicité des genres et des registres (poésie et chanson, récit autobiographique, article de journal, etc.), trois polarités thématiques ordonnent ces textes.

Les travaux et les jours

Soit le carnet du contremaître Louis Chanard des usines Schneider au Creusot, qu'il tient entre janvier 1915 et décembre 1926²⁹. Sur les premières pages, il indique quelques notices biographiques sur son état civil et sa carrière. Si elles permettent de retracer un parcours, elles peuvent lui servir de pense-bête, mais fonctionnent peut-être aussi comme des justifications, voire témoignent d'une fierté : car l'homme est entré à l'usine le 23 décembre 1896, fut blessé à l'artillerie le 28 août 1897, passe chef d'équipe en 1904 et à la mécanique générale Breuil – donc dans l'usine du Breuil – le 9 octobre 1919. Pendant onze ans, il inscrit chaque jour les heures qu'il effectue : à raison d'une page par mois, il peut ainsi calculer les heures effectuées et par là le salaire espéré. Sur cette trame immuable, il ajoute diverses notations personnelles parfois à peine lisibles. Ce type d'écriture du travail, qui relève d'une certaine administration domestique³⁰, est le plus courant, mais n'est que très exceptionnellement archivé. De son côté, Louise Delétang (1878-1964), qui a été couturière, tient son journal pendant la Grande Guerre. C'est la quotidienneté morne de l'arrière que raconte l'auteure catholique, écrivant presque tous les jours, le plus souvent le soir, pour faire un bilan de sa journée. Au-delà de la trame de son existence, elle satisfait son besoin d'écrire en recopiant également des lettres de soldats envoyées à des proches,

28. Dinah Ribard, « Le temps de la poésie des ouvriers. Prise de parole, travail et littérature en contextes », in Florent Brayard (dir.), *Des contextes en histoire*, Paris, Bibliothèque du Centre de recherches historiques, 2013, p. 279. J'étends ici à la littérature une remarque de l'auteure sur la poésie ouvrière.

29. Carnet du contremaître Louis Chanard, Académie François Bourdon au Creusot, pièce 0064Z0852-08.

30. Claudine Dardy, « De la paperasserie à l'archive : l'administration domestique », in Daniel Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éd. de la MSH, 1997, p. 187-200.

ou reprenant des articles de presse³¹. Les ouvriers, enfin, écrivent à leur patron : écriture nécessairement déférente à un chef d'entreprise, pour s'assurer que les relations traditionnelles de patronage n'ont pas disparu, pour demander de l'aide, des secours, une réembauche, plaider leur cause toujours. Mais ces ouvriers, surtout s'ils appartiennent aux fractions qualifiées, peuvent aussi montrer leur savoir-faire, et n'hésitent pas à décrire leur labeur quotidien, quitte à dénoncer les contremaîtres et les chefs³².

La vie ordinaire est parfois également mise en rime : Jules Mousseron (1869-1943), mineur à Denain dès l'âge de douze ans et demi, écrit ses œuvres le plus souvent en rouchi – la déclinaison locale du ch'timi, alors qu'il maîtrise la langue académique dans laquelle il compose d'ailleurs quelques poèmes –, qui évoquent la vie quotidienne dans les corons et la sociabilité, le travail et les différentes catégories de main-d'œuvre. Par sa célébration du particularisme minier comme par le public qu'il vise, Mousseron se veut ainsi la voix des mineurs du Nord. Mais Mousseron n'est pas un cas de figure isolé. Dans le bassin stéphanois, toute une série d'auteurs, dont les ouvriers Jacques Vacher (1842-1897), Rémy Doutré (1845-1885) et Jean-François Gonon (1856-1926) composent également des poèmes sur l'univers de la mine à compter des années 1880 : le travail et donc aussi la catastrophe, les rapports sociaux et donc aussi la grève³³. Ces textes destinés parfois à devenir des chansons – ils sont alors composés sur une mélodie connue – circulent aisément et sont publiés. On retrouve une veine similaire à Roubaix : dans la ville lainière en effet, les chansonniers disent en picard (contre le français des patrons) le travail et sa pénibilité, défendent la tradition contre la nouveauté dangereuse. Parmi eux, Louis Catrice (1850-1907), qui rejoint le guesdisme dans les années quatre-vingt-dix, en devient presque le héraut, dénonçant le présent sombre et annonçant un avenir vague mais heureux³⁴.

31. Louise Delétang, *Journal d'une ouvrière parisienne pendant la guerre*, Paris, Éd. Eugène Figuière, 1935.

32. Augusta Molinari, « Pratica della scrittura e culture operaie. L'Ansaldo di Perrone, 1904-1921 », in Stefano Musso (ed.), *Tra fabbrica e società. Mondi operai nell'Italia del Novecento*, Milan, Fondazione Giangiacomo Feltrinelli, 1999, p. 577-616.

33. Jean-Paul Gaschignard (ed.), *Pauvre mineur, mineur joyeux. Poèmes et chansons sur les mines et les mineurs de la Loire*, Saint-Étienne, Puits Couriot Parc-Musée de la mine, 2 vol., 2016.

34. Laurent Marty, *Chanter pour survivre. Culture ouvrière, travail et techniques dans le textile. Roubaix 1850-1914* (1982), Paris, L'Harmattan, 1996, p. 96, 200-201.

Les fils de vie

Daniel Fabre a souligné la « complexité de la pratique autobiographique ordinaire. [...] En effet, qu'elle soit journal ou récit rétrospectif, l'autobiographie n'a pas l'autonomie d'un genre littéraire. Elle est, au contraire, indissociable de programmes et d'habitudes qui peuvent lui sembler tout à fait étrangers. Les écrits du travail, les journaux de bord les plus contraints, les écrits associés aux rites de la mémoire familiale, les correspondances bien sûr, mais aussi les accumulations encyclopédiques des autodidactes, forment l'humus oublié sur lequel prend une écriture du moi qui n'est jamais donnée d'emblée³⁵. » Cette remarque fait figurer le récit autobiographique dans un continuum d'écrits qu'il vient parachever. En réalité, cette pratique, qui prend forme dès l'époque moderne dans l'Europe occidentale avec une grande diversité³⁶, se multiplie dans la France du XIX^e siècle, mais connaît une double transformation essentielle. Le modèle de la complainte disparaît au profit du modèle de l'autobiographie exemplaire, conformément au canon de l'écriture de soi dans la société bourgeoise³⁷. Le maçon creusois Martin Nadaud devenu député de la III^e République illustre une telle trajectoire. La veine existe aussi chez Jean-Baptiste Dumay, ouvrier tourneur né au Creusot en 1841, qui proclame la Commune dans sa ville en 1871, avant de devenir député socialiste parisien dans les années 1880. C'est en 1902, alors qu'il est régisseur comptable de la Bourse du travail de Paris depuis sept ans, qu'il reprend une première ébauche de ses souvenirs, sur lesquels il ne cesse de travailler. En 1922, il écrit à ses enfants que « la collation de ces souvenirs a été un des agréments de ma vieillesse. [...] Cela m'a donné un petit brin d'orgueil de pouvoir me dire, en toute conscience, que j'ai donné mon petit coup de collier au char du Progrès³⁸ ».

En outre, l'autobiographie se fond dans un récit collectif. Elle se refuse par conséquent à l'introspection et exalte la lutte. Les ouvriers scripteurs se posent ainsi en « porte-parole du groupe, voire de la classe, et construisent leur récit comme un testament, autour de ce

35. Daniel Fabre, « Seize terrains d'écriture », in Id. (dir.), *Par écrit, op. cit.*, p. 48.

36. James S. Amelang, *The flight of Icarus: Artisan autobiography in early modern Europe*, Stanford, Stanford University Press, 1998.

37. Denis Bertholet, « Autobiographies de gens du peuple. Les modalités du discours », in Roger Bellet, Philippe Régner (dir.), *Problèmes de l'écriture populaire au XIX^e siècle*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1997, p. 17-36.

38. Jean-Baptiste Dumay, *Souvenirs d'un militant ouvrier*, Le Mans, Éd. Cénomane, 2010, p. 71-74.

qui fonde leur légitimité : la souffrance, le travail, l'expérience militante³⁹ ». Pour les militants à la trajectoire moins prestigieuse, l'écriture autobiographique vient justifier des combats et des privations, mais constitue aussi une manière de poursuivre le combat. Ainsi, l'étrange brochure *Être un homme* que fait éditer à compte d'auteur Raymond Péricat (1873-1958) vers 1937. Il y explique avoir achevé le manuscrit en novembre 1918 après l'avoir lu à des camarades avec lesquels il était en prison depuis le Congrès minoritaire de la CGT de mai, contraint d'en surseoir la publication d'année en année, faute de moyens financiers, de sorte qu'il n'a cessé de remanier un texte qui a, de ce fait, une valeur testamentaire⁴⁰. Il y inclut divers articles de journaux qu'il a déjà rédigés et des textes sur de multiples sujets, dont l'alcoolisme, « la femme » ou le machinisme. De fait, l'écriture autobiographique prolonge parfois l'écriture militante.

La veine militante

Le militantisme, qui suppose de dénoncer la condition ouvrière et d'œuvrer à son amélioration, recourt à l'écrit avec l'essor de la presse ouvrière : *l'Écho de la fabrique* est le premier journal ouvrier pérenne publié à Lyon entre octobre 1831 et mai 1834 relayé ensuite par de nombreux titres parisiens jusqu'au coup d'État de décembre 1851⁴¹. À compter des années soixante-dix, la presse socialiste comme la presse anarchiste donnent abondamment la parole aux ouvriers, et publient des documents, de la correspondance et s'ouvrent à une rubrique « la revue des bagnes » qui rompt le silence, libère la plainte, la dénonciation et l'injure⁴². Cette veine se prolonge ensuite dans des notules mordantes qu'on retrouve aussi dans la presse syndicale, où un correspondant anonyme dénonce les agissements de tel contremaître, affublé parfois de sobriquet, ou la rapacité patronale. De tels billets qui sont d'abord destinés à un lectorat restreint qui peut identifier la situation, raillent et espèrent ainsi rallier. Par là, l'écriture militante ne cesse de tisser un collectif.

39. Michelle Perrot, « Les vies ouvrières », in Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, III, *Les France*, III, *De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 117.

40. Raymond Péricat, *Être un homme*, préface inédite et posthume de Madame Séverine, Courbevoise, Imprim. La Cootypographie, s.d. [vers 1937], p. 8.

41. Ludovic Frobert (dir.), *L'Écho de la fabrique. Naissance de la presse ouvrière à Lyon*, Lyon, ENS Éd.-Institut d'histoire du livre, 2010. Voir aussi Alain Faure, Jacques Rancière, *La parole ouvrière* (1976), Paris, La Fabrique, 2007.

42. M. Perrot, *Les ouvriers en grève*, *op. cit.*, p. 44-45.

Elle raconte aussi les faits d'armes et les combats, et notamment la grève. Ces récits, le plus souvent brefs, doivent convaincre de la justesse des revendications et de la lutte qui est imposée. Ces épures ont leurs protagonistes récurrents : le patron, les ouvriers, parfois tel militant qui fait office de porte-parole et peut négocier. Mais le militant s'efface derrière son récit, comme en témoigne le compte rendu que l'ouvrière Lucie Baud (1870-1913) fait des grèves de Vizille et Voiron en 1908. Elle raconte les conditions de travail dégradées, les luttes successives pour y faire obstacle marquées notamment par l'organisation de soupes communistes, la situation encore plus difficile des ouvrières piémontaises, et le résultat des luttes qu'il faut toujours enjoliver, même dans la défaite⁴³.

Mais en amont de ces luttes comme en aval, il faut un patient travail d'organisation : travail bureaucratique un peu terne, qui passe par une immense correspondance. Ainsi Jules Couasnault, secrétaire appointé de la Bourse du travail de Fougères, écrit aux pouvoirs publics, à Pelloutier, mais sollicite aussi des secours, admoneste et, tout en racontant des luttes, défend une ligne syndicale⁴⁴. Dès lors, l'écriture ouvrière obéit aussi à une série de fonctions.

Les fonctions de l'écriture ouvrière

La fonction pédagogique

Les ouvriers, surtout quand ils écrivent un récit de vie magnifiant une ascension, visent une finalité pédagogique : le récit vient éduquer et presque édifier. Conformément à sa vocation antique, *historia*, fût-elle celle d'un modeste *hominis fabri*, est *magistra vitae*. Mais cette dimension pédagogique nous semble, pour la période considérée, travaillée par une dimension politique que signale Nobert Truquin, à la fin des *Mémoires* achevés en 1887 :

Il est urgent que tous ceux qui travaillent et souffrent des vices de l'organisation sociale ne comptent que sur eux-mêmes pour se tirer d'affaire et se créer un présent et un avenir meilleurs par la solidarité. Il importe donc que chacun d'entre eux apporte sa pierre

43. Lucie Baud, « Les tisseuses de soie dans la région de Vizille », *le Mouvement socialiste*, juin 1908, p. 418-425 ; et l'ouvrage que lui consacre Michelle Perrot : *Mélancolie ouvrière*, Paris, Grasset, 2012.

44. Claude Geslin, *Moi, Jules Couasnault syndicaliste de Fougères...*, Rennes, Éd. Apogée, 1995.

à l'édifice commun, en publiant ses notes, ses cahiers, ses mémoires, en un mot tous les documents qui peuvent contribuer à détruire les iniquités du vieux monde et à hâter l'avènement de la révolution sociale⁴⁵.

Pour Truquin, la lecture et l'écriture ouvrières tissent une communauté militante qui connaît, dénonce et par là œuvre à saper le système capitaliste. C'est donc moins la personnalité singulière ou « l'ipséité » d'un sujet que le texte autobiographique met en valeur, que son inclusion dans une communauté soudée par une douleur – l'exploitation capitaliste – et un combat⁴⁶. Dans cette manière de délivrer une vérité sur la classe, l'écriture ouvrière fonctionne aussi comme une réplique à l'enquête ouvrière qui énonce le point de vue (et souvent l'effroi) des dominants⁴⁷. En effet, dès la Monarchie de Juillet, l'enquête dénonce le danger mais aussi la corruption morale des ouvriers, que le journal *l'Atelier* réfute avec énergie⁴⁸. De même, tandis que le publiciste Henri Leyret espère trouver la vérité de la classe ouvrière en se faisant mastroquet en 1895, qu'en 1903, Jacques Valdour entame sa vaste enquête en dénonçant l'incapacité intellectuelle des ouvriers roannais à assimiler leurs lectures⁴⁹, le mouvement ouvrier, en insistant sur sa lutte contre l'alcoolisme et sur sa dimension éducative, réfute la stigmatisation bourgeoise. Ce faisant, l'écriture ouvrière comprend encore une dimension agonistique.

Croiser le fer

L'autodidaxie arme les ouvriers pour argumenter et convaincre, répliquer et combattre. Le récit de grève comprend ainsi une part de plaidoyer qui légitime la lutte, en exposant les griefs et le tort.

45. Norbert Truquin, *Mémoires d'un prolétaire*, Marseille, Le Mot et le Reste, 2006, p. 292.

46. Je reprends les deux polarités du texte autobiographique, l'identité *ipse* (la singularité) vs. l'identité *idem* (la ressemblance) que pointait Daniel Fabre, « Vivre, écrire et archiver », *Histoire et archives de soi : Histoire & Représentations*, 13, avril 2002, p. 19-42.

47. *Enquête sur l'enquête : Mil neuf cent*, 22, 2004 ; Dominique Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e siècle », *Romantisme*, 149, 2010, p. 3-23.

48. J. Rancière, *La nuit des prolétaires*, op. cit., p. 268-270.

49. Henry Leyret, *En plein faubourg. Notation d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières* (1895), Paris, Les Nuits rouges, 2000 ; Jacques Valdour, *La vie ouvrière. Observations vécues*, Paris, Giard & Brière, 1909, p. 135-136, 209, 212.

Sous une rhétorique qui peut apparaître convenue, une justice et une morale s'exposent, des droits sont revendiqués. Ainsi en 1908, des tisseurs d'Hazebrouck s'engagent dans une longue grève contre l'introduction de nouveaux métiers mécaniques. Léon de Seilhac, en charge du Service industriel et ouvrier au Musée social, consacre une enquête à ce conflit. Il y campe le secrétaire du syndicat textile, Achille Martens,

homme remarquablement intelligent, avec lequel nous avons eu plaisir à nous entretenir. Il parle le français non seulement avec facilité, mais avec élégance. Les termes techniques lui sont familiers. Il n'a pas l'habitude, si fréquente chez les ouvriers sans grande instruction, d'employer des expressions pompeuses et des épithètes appliquées au hasard. Il écrit de la façon la plus correcte et d'une écriture de sergent-major⁵⁰.

En dépit de l'éloge, Achille Maertens, mandaté par son syndicat, répond méthodiquement à la brochure de Seilhac « remplie d'exagérations et d'inexactitudes », afin de rétablir son honneur et de « faire connaître la vérité tout entière⁵¹ ». Dès lors, il faut prendre acte de la consistance de l'intertextualité dans l'écriture ouvrière. De même, le roman *L'atelier de Marie-Claire* de Marguerite Audoux évoque longuement les maladies pulmonaires que contractent les travailleuses et les petits patrons. Il reprend ainsi au plan romanesque la dénonciation documentée par les frères Bonneff des « misères de l'aiguille⁵² », mais l'auteure, en mettant en scène la maladie fatale de la jeune ouvrière Sandrine, en fait ressentir le scandale. De ce fait, le roman est aussi un plaidoyer ému et vibrant en faveur de ces couturières, dont la vie, à l'instar de celle d'une des personnages, semble « toute faite d'amour et de courage, de misère et de regrets⁵³ ».

50. Léon de Seilhac, *Les progrès du machinisme et l'hostilité ouvrière. La grève d'Hazebrouck 24 avril 1907-28 décembre 1908*, Paris, Arthur Rousseau, 1909, p. 40. Sur ce conflit et les textes qu'il suscite, voir François Jarrige, « "Laisser aller le progrès qu'on ne peut éviter". Léon de Seilhac, la grève d'Hazebrouck et la question des machines (1908-1909) », *Cahiers Jaurès*, 223-224, janvier-juin 2017, p. 111-136.

51. Achille Maertens, *La grève du tissage Plancke d'Hazebrouck. 24 avril 1908-28 décembre 1908*, Hazebrouck, chez l'auteur, 1909, p. 3-4.

52. Léon et Maurice Bonneff, *La vie tragique des travailleurs* (1908), Paris, EDI, 1984, p. 207-221 pour la situation à Paris.

53. M. Audoux, *Marie-Claire* suivi de *L'atelier de Marie-Claire* (1920), *op. cit.*, p. 364.

L'écriture ouvrière vient également répliquer l'exigence d'autonomie que porte le syndicalisme d'action directe⁵⁴. Elle sert à prendre ses distances d'avec les intellectuels et les socialistes (d'ailleurs souvent confondus) : quand les syndicalistes écrivent, ils entendent délimiter aussi un espace ouvrier propre, tout à la fois social, politique et intellectuel.

Le plaisir d'écrire

Si de telles fonctions sont attendues, il vaut la peine d'insister sur l'ambition esthétique que caressent aussi les scripteurs ouvriers. Contre son assignation strictement documentaire, l'écriture ouvrière signale parfois une quête plus littéraire, marquée par un travail sur la langue. Ainsi Louise Delétang en janvier 1915 tente de décrire l'exploitation dans la confection et l'hypocrisie des relations sociales de la manière suivante :

*Kok, kok, pique, tire, cousette... Madame aura son auto
Kok, kok, pique, tire, cousette... Monsieur aura son château
Kok, kok, pique, tire, cousette, les chères petites amies grignote-
ront des biscuits en dégustant leur thé...*

*Kok, kok, pique, tire, cousette, la belle madame Ixe fera écono-
miquement sa correspondance au salon de lecture*

*Kok, kok, pique, tire, cousette, le Grand Philanthrope ayant
organisé tout un groupement d'œuvres sociales aura sa décora-
tion...*

*Kok, kok, pique, tire, cousette, hâte-toi, vite, vite, vite, c'est
demain l'Exposition, le Grand jour!... Il y aura des occasions si
merveilleuses que la jolie madame Esse visitera tous les magasins
et remplira son taxi⁵⁵.*

À six reprises, l'onomatopée qui signifie la récurrence morne du travail de la cousette et les verbes à l'impératif contrastent avec des propositions au futur décrivant les loisirs dispendieux des bourgeois. Louise Delétang fait ainsi entendre comment le travail de la cousette permet la richesse des patrons. Mais ce travail sur la langue se retrouve également dans la correspondance. Pendant la Grande

54. Jacques Julliard, *Autonomie ouvrière. Études sur le syndicalisme d'action directe*, Paris, Gallimard-Éd. du Seuil, coll. « Hautes Études », 1988.

55. L. Delétang, *Journal d'une ouvrière parisienne pendant la guerre*, op. cit., p. 123.

Guerre notamment, les militants séparés s'écrivent beaucoup pour rester en contact, se racontent quelques événements, nouent des alliances, se critiquent ou se félicitent, témoignent de leur amitié. Or cette correspondance atteste parfois d'un plaisir d'écrire, voire d'une certaine qualité littéraire. Ainsi, parmi les dix-huit lettres que Dumoulin envoie à Pierre Monatte en 1915, celle du 26 mars donne à voir une sensibilité et un goût littéraires :

Il y a là à côté de Boulogne de hauts plateaux verdoyants qui surplombent l'onde et d'où l'on voit loin, très loin, à n'en plus finir. Les moutons y paissent pacifiquement en attendant l'abattoir sans s'en douter le moins du monde. C'est là que l'on est le mieux pour réfléchir aux cruautés de l'heure présente. Le vent marin vous apporte des sensations bizarres. On croit voir danser des pantins sur la crête des vagues, et des scènes de meurtre et du sang qui coule au coucher du soleil. C'est par moments une musique du diable, des plaintes, des cris, des hurlements ; et des voix douces de femmes, des pleurs, des appels. Le port est là au pied du coteau, sans vie, avec ses grues immobiles comme de grands canons braqués vers le ciel. Toutes les barques des pêcheurs, tous les chaluts sont à l'ancre, avec les filets roulés qui se dessèchent. [...] Au loin là-bas, la pointe du Gris-Nez qui avance son museau dans la mer comme un chien qui boit. En face et plus loin encore, les côtes blanchâtres de l'Angleterre émergent de la brume quand le soleil plonge ses rayons dans l'eau⁵⁶.

La correspondance de Dumoulin comme ses carnets témoignent que le militant autodidacte est aussi un styliste qui prend plaisir à écrire. Il n'y a, d'ailleurs, guère de surprise à s'en étonner, mais l'exemple montre que l'opposition, chère à Michel Verret, entre la culture à bouche longue des intellectuels et celle à bouche courte des ouvriers mérite d'être complexifiée⁵⁷. Une fois encore, les deux romans de Marguerite Audoux doivent être allégués : il y a assurément un travail sur la langue, sans pour autant qu'elle verse dans un style recherché ou ampoulé, comme un souci dans la composition du texte. *Marie-Claire* se caractérise ainsi par un choix simple, qui n'est pas simpliste : la narratrice semble rester à la hauteur de l'enfant qu'elle a été. À la différence de l'autobiographie classique, le roman

56. *Syndicalisme révolutionnaire et communisme. Les archives de Pierre Monatte 1914-1924*, Paris, Maspero, 1968, p. 230.

57. Michel Verret, *La culture ouvrière* (1988), Paris, L'Harmattan, 1996, p. 14.

ne propose pas de discours rétrospectif qui vient éclairer la situation, mais campe des saynètes telles que l'enfant puis la jeune fille les ont vécues. De même, *L'atelier de Marie-Claire* ne saurait être lu uniquement comme la transposition littéraire du travail des couturières, car l'auteure se lance aussi dans l'évocation très poétique du jardin du Luxembourg l'hiver, comme dans la description de la bouche édentée d'une vieille ouvrière, M^{lle} Herminie :

*Sa mâchoire n'avait plus que deux dents, longues et inutiles qui sortaient d'en bas, à chaque coin de la bouche, et qui me faisaient penser à la barrière d'un champ où il ne serait resté que deux piquets vermoulus et mal d'aplomb*⁵⁸.

Marguerite Audoux a aussi voulu être lue comme une auteure et ce projet, à un siècle de distance, n'apparaît pas illégitime.

Le plaisir d'écrire et l'ambition littéraire n'ont pourtant pas favorisé l'éclosion d'un Grand Auteur Prolétarien, en Grande-Bretagne ou en France, comme le note ironiquement Jonathan Rose⁵⁹. Les « mains calleuses », quand elles se saisissent de la plume, à défaut d'appartenir aux belles lettres, proposent cependant des lettres nouvelles. Et d'abord parce qu'elles se saisissent de l'écriture pour décrire la condition ouvrière, le travail et le fil des jours après les écrivains ou les enquêteurs, et bien souvent contre eux. Dès lors aussi, ces femmes et ces hommes servent de passeurs pour transmettre une culture ouvrière, qui ne relève pas d'une sous-culture (en regard de la culture lettrée), mais d'une subculture, tout à la fois subalterne et spécifique. Mais l'écriture, dans la trilogie d'Albert Hirschman, relève bien de la prise de parole⁶⁰; car cette activité individuelle qui, par ses usages – les journaux et les tracts notamment – tisse un collectif, relève d'une pratique politique. En effet, les scripteurs ouvriers ne restent pas à la place qui leur est assignée : celle du seul travail. C'est pourquoi l'écriture participe de l'émancipation, la permet, la traduit et l'amplifie tout à la fois. Contre la subordination et l'assignation au silence et à une place, un texte vient manifester un écart, pour contredire le plus souvent, porter témoignage et, plus rarement, faire entendre une voix singulière, une douleur ou une colère, un cri ou un espoir.

58. M. Audoux, *Marie-Claire* suivi de *L'atelier de Marie-Claire*, *op. cit.*, p. 293.

59. J. Rose, *The intellectual life of the British working classes*, *op. cit.*, p. 141.

60. Albert Hirschman, *Défection et prise de parole*, Paris, Fayard, 1995.